



Ali n'a pas de bol

# Parlemonde Montbéliard en versions originales

Impliquant des élèves primo-arrivants dans le Doubs, la deuxième édition du festival de créations participatives met à l'honneur la pluralité des langues parlées dans ce bassin industriel qui a connu de nombreuses vagues d'immigration durant les années 70.

Par **ÈVE BEAUVALLÉ**  
Envoyée spéciale à Montbéliard (Doubs)

Ne vous fatiguez pas, passants de Montbéliard : à moins d'être un génie de la linguistique appliquée, vous ne trouverez jamais la langue de référence de ces lettres inscrites sur le nouveau monument qui trône en plein centre-ville, parce qu'elles en hybrident plusieurs. Entre autres du peul, de l'araméen, du tigrinya, du tchèque ou du portugais – un mix polyphonique de 13 langues exactement, parlées par certains des jeunes primo-arrivants scolarisés dans l'agglomération, assez fiers de dévoiler un alphabet inédit de 31 «lettres magiques» issues de greffes linguistiques. Elles ont été gravées par

## REPORTAGE

d'autres jeunes gens, les élèves d'un CAP de chaudronnerie local, sur cet édifice de 2 mètres planté là, à deux pas des rues commerçantes. Un totem, en quelque sorte, comme pour dire : «Ici, à Montbéliard, terre ouvrière labourée par l'usine PSA, ville de chômage et de désertification de 25 000 âmes, git sous vos pieds une ressource d'une richesse insoupçonnée, invisible à l'œil nu : la pluralité des langues et des cultures du monde.»

C'était en 2017 et ainsi s'ouvrait le passionnant projet artistique et pédagogique Parlemonde. Encore un dispositif d'action culturelle avec des jeunes migrants ? Oui, mais non. Non, parce que le projet se focalise plus largement sur les «allophones» – soit des personnes dont la langue maternelle est une lan-

gue étrangère, dans la communauté où elles se trouvent. Si bien que participent aussi à cette biennale des enfants nés à Montbéliard qui parlent turc avec leur père, russe avec leur mère, et français à l'école. Et non, pas un énième projet sur les migrants, parce que Parlemonde – dont la deuxième édition est en cours jusqu'à samedi –, est d'une ampleur et d'une ambition inédites : environ 150 participants dont la moitié sont des élèves de dispositifs UPEAA (Unité pédagogique pour élèves allophones arrivants), du personnel socio-éducatif, le rectorat, une doctorante engagée à plein temps sur le projet, un budget de 150 000 euros, et la force de frappe de la Scène nationale, donc, laquelle engage 15% de son budget et son réseau d'artistes internationaux venus travailler avec les enfants pendant plusieurs mois. On est loin de l'exposition de pâte à sel dans la salle des fêtes de la ville ou du spectacle voyeuriste sur des enfants en Exil. D'autant que le prisme original de Parlemonde, sociolinguistique et non économique ou politique, a ceci d'intelligent qu'il protège de bien des tentations misérabilistes.

## POÈME EN 7 000 LANGUES

Comme ailleurs en Europe, ont récemment été scolarisés dans la région des enfants qui ont parfois traversé six pays et trois continents, jonglant entre quatre langues, et apportant donc avec eux une ressource d'une trentaine de langues et de dialectes, du bengali à l'arabe du Soudan. La différence est qu'ici, à Montbéliard, ils ont répertorié tous les

Images issues de la série réalisée par Sébastien Fayard et exposée lors de la biennale Parlemonde. PHOTOS SÉBASTIEN FAYARD

# CULTURE/

lieux du monde où ils ont dormi, et ont mixé leurs comptines d'enfants – du tube *Despacito* aux berceuses tamoules – avec le DJ Thomas Boichard sur un album de 24 titres. Ils ont mis en scène au pied de la lettre les expressions idiomatiques françaises les plus incongrues – «avoir les chevilles qui gonflent» – lors d'une série réalisée par le photographe Sébastien Fayard. Ils ont rencontré Frédéric Dumond et son passionnant projet *Glossolalie* – un poème en 7 000 langues alors qu'il n'en maîtrise que deux – et se sont attardés avec lui sur ce moment de gouffre de quelques secondes où l'on erre dans les limbes avant de se comprendre. «Frédéric nous a dit que quand nous parlons, ça fait de la musique, surtout quand on ne nous comprend pas», expliquait Amal lors de la première édition de Parlemonde. Le rapport de ces jeunes gens aux langues raconte, souterrainement, une histoire géopolitique, eux qui savent très tôt à quel point le chinois est plus bankable que le créole, l'allemand plus valorisé socialement que l'arabe, et qui s'interrogent en classe, avec les artistes, sur les raisons qui font que le mot «liberté» en lingala (langue bantoue notamment parlée en république démocratique du Congo) se dit «ne pas être prisonnier».

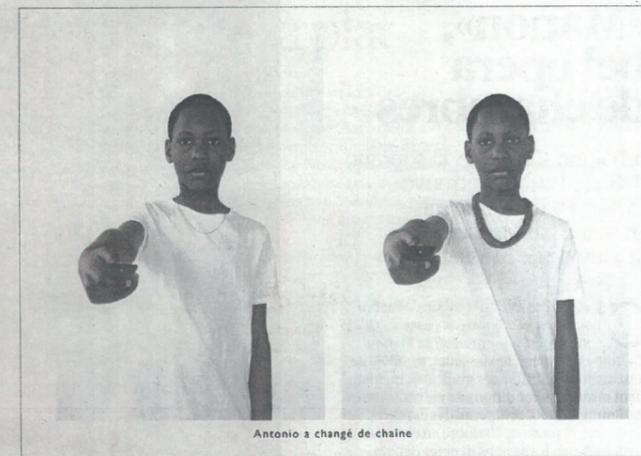
## DEMANDES DE RÉGULARISATION

Ensemble, ils racontent une histoire que les habitants d'ici connaissent déjà parce que c'est aussi la leur. Celle d'un bassin industriel qui a entraîné de grandes vagues de populations, en particulier dans les années 70, comme en rendait compte alors Armand Gatti dans son documentaire *La Cage et ses ailes* centré sur les diverses communautés du coin. Peut-être a transformé le paysage en une vaste terre plurilingue : 40 000 salariés à l'époque, dont beaucoup d'immigrés. Ici, ce sont les Italiens qui ont construit la voie ferrée, les Polonais qui ont bâti les ponts. «Si bien que la plupart des habitants ont tous une grand-mère qui parlait arabe ou italien à la maison, rappelle Maud Sérusclat-Natale, coordinatrice de Parlemonde et doctorante en didactique des langues et des cultures. Le projet fait resurgir ces histoires de langues, cachées parce que socialement peu valorisées. C'est notre patrimoine commun.» De la psycho-géographie, si l'on veut. Une manière aussi de contrevenir à notre sacro-sainte culture française du monolinguisme.

Dans les UPEAA du secteur, on entend le logiciel Google Trad résonner en anglo-turc dans les salles, quand ce n'est pas une petite Serbo-Croate qui traduit

en espagnol à un enfant tout juste arrivé du Pérou. Il y a cette phrase qui revient en leitmotiv dans la bouche des jeunes participants quand on leur rappelle les règles du jeu de Parlemonde – «on va avoir le droit de ne pas parler français?» – et la réponse de l'artiste autrichien David Subal à ces enfants de 12 à 17 ans, arrivés il y a deux ans ou deux jours, avec des niveaux très différents en français : «Ici, vous êtes experts de vos propres langues.» C'est beau, oui, mais c'est surtout hyper complexe, comprend-on en suivant Maud Sérusclat-Natale dans les établissements de Delle ou d'Haudincourt, à une semaine de l'ouverture de la biennale. Pas complexe en raison d'une réticence de l'institution, puisque les circulaires incitent au contraire à développer des actions culturelles en direction des jeunes arrivants. Mais en premier lieu parce que les élèves, quasi tous demandeurs de régularisation sur le territoire, sont dans l'urgence. «A leurs 18 ans, leur situation change ! Ils veulent apprendre le français et vite ! Quand on arrive devant eux avec un projet théâtre, certains n'en ont donc rien à scier», tranche-t-elle. Tout l'enjeu est alors de démontrer ce que la communauté scientifique internationale et le Conseil de l'Europe admettent aujourd'hui : d'une part qu'on apprend d'autant mieux le français en mobilisant sa ou ses langues maternelles, et d'autre part, que les pratiques artistiques favorisent l'engagement dans la langue d'accueil. «Très souvent, précise encore Maud Sérusclat-Natale, tout se déconcoque dès lors qu'ils sont confrontés à un public. Le lien, l'affect, favorisent l'apprentissage.»

L'autre difficulté, ensuite, vient des artistes eux-mêmes – très nombreux à fantasmer sur ce genre de projets – et du regard de charité qu'ils ne sont pas à l'abri de plaquer sur ces enfants, en dépit des bonnes intentions : «Il faut comprendre que ces jeunes doivent raconter leur histoire à 15 000 interlocuteurs, qu'ils sont tous jours soupçonnés de ne pas être vraiment mineurs – ce qui peut rendre le rapport à leur propre histoire compliqué. La seule chose que je m'autorise à dire aux artistes, c'est que le détour par la fiction est hyper important, insiste Maud Sérusclat-Natale. Et de leur rappeler que les «allophones» n'ont pas tous vécu des histoires sordides en Méditerranée. Il y a tellement de dispositifs qui visent à instrumentaliser, soit les pratiques artistiques pour faire du social, soit les gamins qui se trouvent essentialisés comme migrants et sommés de leur propre histoire... On fait en sorte d'engager des paroles qu'ils aient envie de porter eux, et pas celles que la société projette.»



Antonio a changé de chaîne

D'où la nécessité d'avoir du temps, des moyens et des professionnels compétents. En la matière, Parlemonde résulte d'un véritable alignement des planètes. Lorsque Yannick Marzin, ancien géographe, passé par le lobbying culturel à Bruxelles, arrive à la direction de la Scène nationale de Montbéliard en 2011, déterminé à bâtir une programmation internationale et à inviter des *Macbeth* en sarde, c'est le début des printemps arabes. «Je ne pouvais pas ne pas lier ce contexte aux problématiques de mobilité et d'immigration qui innervent ce territoire.»

## PROFIL ATYPIQUE

La bonne surprise, c'est que la Franche-Comté dispose non seulement d'une histoire partenariale particulièrement solide entre Education nationale et structures culturelles, mais que la région est aussi à la pointe de la recherche universitaire dans la filière «français langues étrangères». Ce qui a permis sans doute qu'émerge un profil aussi atypique que celui de Maud Sérusclat-Natale : une ancienne enseignante de français langue étrangère, passée par la critique de théâtre, recrutée par le rectorat pour mener des actions culturelles à destination des jeunes allophones et aujourd'hui doctorante associée à la Scène nationale. Sa thèse – la première thèse conventionnée par une Scène nationale – est entièrement centrée sur Parlemonde : «Je tente d'étudier la façon dont les pratiques artistiques changent la lecture d'un territoire traversé par le plurilinguisme. Plus généralement, je milite pour remettre du François Julien dans l'apprentissage des langues.» François Julien, ce philosophe auteur de *Il n'y a pas d'identité culturelle*, qui écrivait dans son essai, en 2016 : «Le monde à venir doit être celui de l'entre-langues :

non pas d'une langue dominante, quelle qu'elle soit, mais de la traduction activant les ressources des langues les unes par rapport aux autres.»

**PARLEMONDE # 2** festival de créations participatives et plurilingues. Théâtre de Montbéliard, Ma-Scène nationale (25). Jusqu'au 11 mai.

38<sup>e</sup> **JAZZ SOUS LES POMMIERS**  
COUTANCES • MÂNCHE  
24 mai → 1<sup>er</sup> juin 2019

ANGÉLIQUE KIDJO  
LE MYSTÈRE DES VOIX BULGARES  
SFJAZZ COLLECTIVE  
ANNE PACEO  
YARON HERMAN  
RON CARTER  
BUMCELLO...

www.jazzsouslespommiers.com  
#JSLP2019 © l'atelier du bourg

